Samedi 29 novembre 2014 - 10 h 21 [GMT + 1]

NUMERO 443

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

- J44, scènes, écrans -

J'ai terriblement envie de vivre

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

Pendant que nos Journées 44 nous enchantaient, un homme résolu à faire part de son amour pour un autre homme avait commencé le cycle de ses performances, sous le titre *J'ai terriblement envie de vivre*.

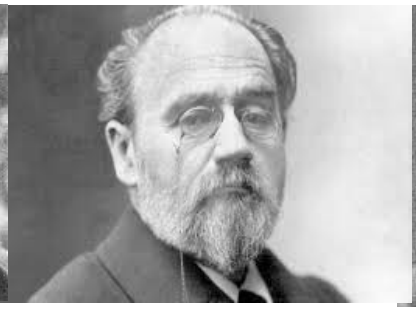
Au Théâtre du petit Saint-Martin, Bruno Abraham-Kremer nous fait don de son Tchékhov en mettant bout à bout des lettres et des fragments de pièces ou de récits (1). Celui qui toujours considéra comme dérisoire les « balivernes » de son activité littéraire, commencée et poursuivie en marge de ses études et de sa pratique médicales et crut qu'en moins de dix ans son œuvre serait engloutie, celui qui avec Stanislavski inventa le théâtre moderne sans y croire, B. Abraham-Kremer veut qu'on le lise et qu'on s'en enseigne. Je ne peux pas ne pas prêter à Lacan le savoir qu'il ne cesserait de devenir toujours plus notre contemporain lorsqu'il l'a invité dans son Séminaire sur l'angoisse, avec la langue russe et son cristal prodigue de mots pour irréaliser la peur, l'effroi ou la terreur.

On peut encore relire *Le Congrès* de Borges à l'aune de nos Journées pour apercevoir le prix d'une échappée hors les déterminations ordinaires et l'ironie jubilatoire qu'elles suscitaient aussi bien chez Musil.

Certes, la méditation du Dr Raguine produit des échos heureux lorsqu'il dit à Mikhaïl Avérianytch que « les livres sont la partition et la conversation le chant » (Pléiade T.3, p. 58) ; mais, passé ce seuil, elle nous emporte dans des dédales obscurs et fait peu à peu soupçonner que le hasard, qui devait surmonter les préceptes de la morale et les lois de la logique (Cf. p. 65) pourrait avoir un maître plus puissant que lui si cette condition mystérieuse, à laquelle son efficace est suspendu et que Lacan a nommé désir, devait défaillir.

C'est de ces pages de l'un des plus célèbres récits de Tchékhov, et particulièrement de la page 68 que jaillit, de la bouche de Gromov, la phrase qui donne son titre au spectacle auquel Bruno Abraham-Kremer donne corps.

Le saviez-vous ? Tchékhov était du côté de Zola pendant une célèbre affaire qui échauffa les esprits en son temps.



1 : *J'ai terriblement envie de vivre*, d'après les écrits d'Anton Tchékhov. Adaptation libre et mise en scène de Bruno Abraham-Kremer et Corine Juresco. Jusqu'au mercredi 31 décembre 2014 au Théâtre du Petit Saint-Martin, 17 rue René Boulanger, 75010 Paris, 01 42 08 00 32.

****

Quel automne !

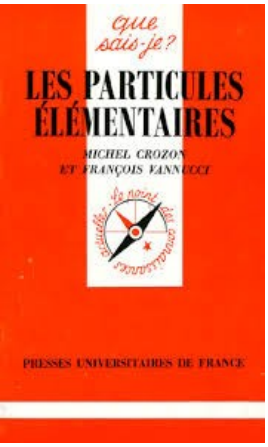
par Isabelle Rialet-Meneux

Alors que la douceur de l'été se prolongeait, nous assistions à Rennes à un enchantement. Sur la scène d'un petit théâtre, la Journée organisée autour de *Lacan lecteur de Claudel* nous fit entendre en quoi le théâtre et la psychanalyse pouvaient se rencontrer pour le meilleur (1). Le texte *L'Otage* de Paul Claudel, remarquablement mis en scène par Jacques Roch et interprété par des comédiens étonnants de vérité et de fraîcheur, retrouvait ainsi une actualité dont la modernité nous frappa. Cela même qui n'avait pas échappé à notre collègue et ami Roger Cassin auquel nous rendions hommage à travers cet événement, le 13 septembre dernier.

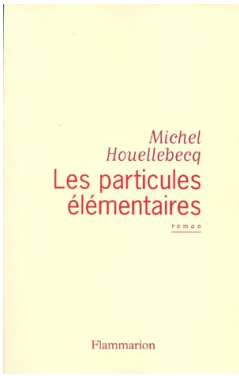
Un vent nouveau soufflait dans notre Landerneau lacanien !

Lors de la plénière des 44es Journées de l'École de la Cause freudienne « Être mère » au Palais des Congrès de Paris, une émotion semblable à celle éprouvée à Rennes redoubla le sentiment que, décidément, quelque chose d'inédit était réellement en train de se produire. Nous vivions un franchissement irréversible qui inscrivait pour l'opinion cette équation : la psychanalyse d'orientation lacanienne est vivante ! Nous en avions, entre autres, la démonstration sur la scène grâce au talent de Brigitte Jaques-Wajeman qui réussit l'exploit de nous faire rencontrer, en corps, des mères issues de grands textes dramatiques : *Madame Klein* de Nicholas Wright, *La Mouette* d'Anton Tchékhov et *Angels in America* de Tony Kushner.

Le théâtre et le discours analytique opéraient une fusion évidente. Nul besoin que l'un vienne à interpréter l'autre. Le savoir de l'artiste, est-il besoin de le répéter, nous précède.



C'est peu de temps après que, portée par cet enthousiasme communicatif dont les effets se font entendre dans le désir toujours renouvelé de l'analyste, je découvrais la pièce *Les particules élémentaires* adaptée du livre éponyme de Michel Houellebecq et mise en scène par Julien Gosselin, dans le cadre du Festival « Mettre en scène » de Rennes. Choc ! Cette pièce de quatre heures interprétée par une dizaine de jeunes comédiens époustouflants, tous issus des écoles du Théâtre du Nord de Lille et du Théâtre National de Bretagne, rassemblés autour d'un metteur en scène âgé de 27 ans seulement, fait résonner l'évidence du *non rapport sexuel* et de la montée au zénith de l'objet *a* sur le devant de la scène contemporaine. Depuis sa création au Festival d'Avignon en 2013, un immense succès l'accompagne dans une tournée hexagonale (2), jusqu'au prestigieux Festival d'automne de Paris.



Adapter Houellebecq et notamment cette œuvre nihiliste, dont la sortie en 1998 avait bouleversé le paysage littéraire, s'avère être un défi tant la construction de ce roman fleuve conduit le lecteur à se perdre dans une narration à plusieurs voix, entrecoupée d'envolées philosophiques où la noirceur s'incarne dans une puissance incroyablement poétique. Le livre dénonce la dérive d'un monde occidental hédoniste courant à sa propre disparition. Qu'un tel théâtre sensuel, charnel et conceptuel à la fois puisse rendre compte des théories apocalyptiques du très libéral Michel Houellebecq est une surprise en soi.

Le plateau apparemment dépouillé est bordé par des estrades d'écoliers où les comédiens prennent place, tour à tour personnages jouant la comédie, acteurs se changeant comme en coulisses, musiciens aux guitares et aux basses rock tonitruantes, techniciens de montages vidéos dont les images se reflètent en direct sur un grand écran. Le spectacle, telle une performance, y est mené tambour battant.

Années 1960 – fin du millénaire. Deux demi-frères que tout sépare, sauf d'avoir en commun une soixante-huitarde de mère qui les a abandonnés pour suivre ses utopies communautaristes, se croisent. Leurs vieilles douleurs d'enfance ne se refermant pas, chacun mène sa vie dans une extrême solitude indexée par la jouissance et non par le désir. Bruno, prof de lettres obsédé par le sexe qu'il vit jusqu'à la désagrégation et Michel, chercheur en biologie moléculaire, misanthrope et quasi vierge, dont l'existence consiste à

aligner des équations sur l'avenir de l'humanité dont l'extinction se profile par la mise en acte du clonage illimité des espèces. Ces bouts de réel partagés avec le public sont rendus extrêmement sensibles par la mise en scène rythmée et un tant soi peu déjantée de Julien Gosselin – le « Xavier Dolan du théâtre » ? Les jeunes comédiens dont on sent l'esprit de corps – leur collectif se nomme « Si vous pouviez lécher mon cœur » – nous donnent à voir un jeu d'une irrésistible cruauté qui dévoile on ne peut mieux la société des *uns tous seuls*. Ils font de cette parabole moraliste et désespérante, un enchantement pour les spectateurs, remués par des images violentes et des mots crus, mais conquis par l'extraordinaire poésie qui s'en dégage.

Troublante coïncidence : la fiction anticipatrice de Houellebecq sur la reproduction asexuée et le clonage rencontre les mots de Jean-Claude Ameisen (3), invité des dernières Journées d'automne de l'ECF !

Décidément, cet automne est théâtral !

1 : Journée organisée par l'ACF-VLB et la Section clinique de Rennes.
2 : Après son passage au Théâtre de l'Odéon à Paris, vous pourrez voir le spectacle à la Criée à Marseille, au TNT à Toulouse, à l'Espace culturel de l'Onde à Vélizy-Villacoublay...
3 : Sur l'intervention de J.-Cl. Ameisen, président du Comité National Consultatif d'Éthique, lire notamment LQ 440 : «L'embryon des nouvelles Journées », par Miquel Bassols.

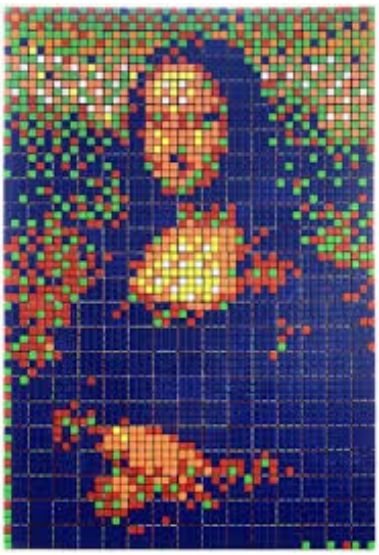
FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS
43e édition

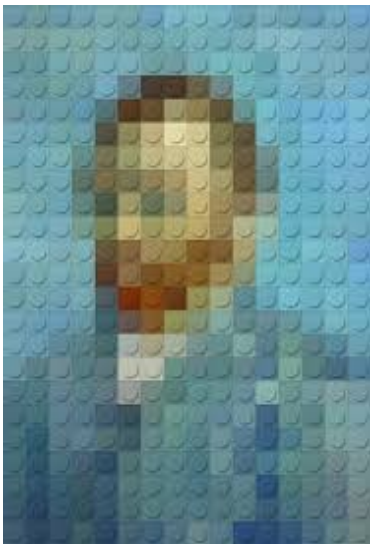
****

Le virtuel sur scène : un théâtre en mutation ?

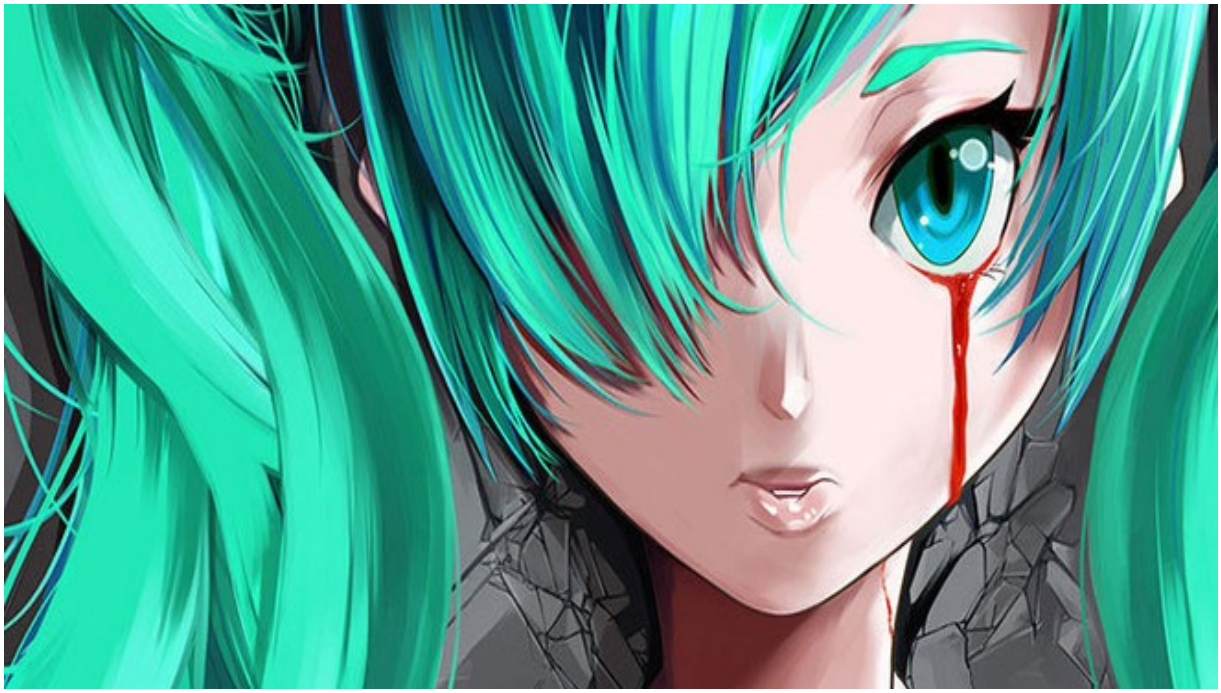
par Christiane Page

La scène théâtrale contemporaine vérifie l'effet de jouissance produit par les avancées scientifiques qui génèrent des questions inédites, provoquant à voir et penser le théâtre autrement. En un siècle, on est passé d'une conception aristotélicienne du théâtre (référence de Freud et Lacan (1)) à un théâtre pensé dans son rapport à la jouissance du spectateur, qu'elle naisse d'une identification à l'acteur, au personnage ou à « ce qu'il faut bien appeler par son nom – une exhibition » (2), ou encore à la jouissance de l'acteur, note François Regnault citant Jouvet : « Le spectateur éprouve toujours ce qu'éprouve l'acteur» (3). Les nouvelles technologies participent à ce phénomène en ouvrant sur des jouissances inédites parmi lesquelles la possibilité de rencontres improbables avec des partenaires virtuels. Elles investissent un espace longtemps consacré à l'acteur présent dont Lacan disait qu'il « prête ses membres, sa présence, non pas simplement comme une marionnette, mais avec son inconscient bel et bien réel, à savoir le rapport de ses membres à une certaine histoire qui est la sienne.(4) ». Pour Lacan : « La dimension qu'ajoute la représentation, à savoir, les acteurs qui vont jouer cet *Hamlet*, est une analogie stricte entre la place de l'inconscient de l'acteur et la place de l'inconscient du spectateur. » (5)





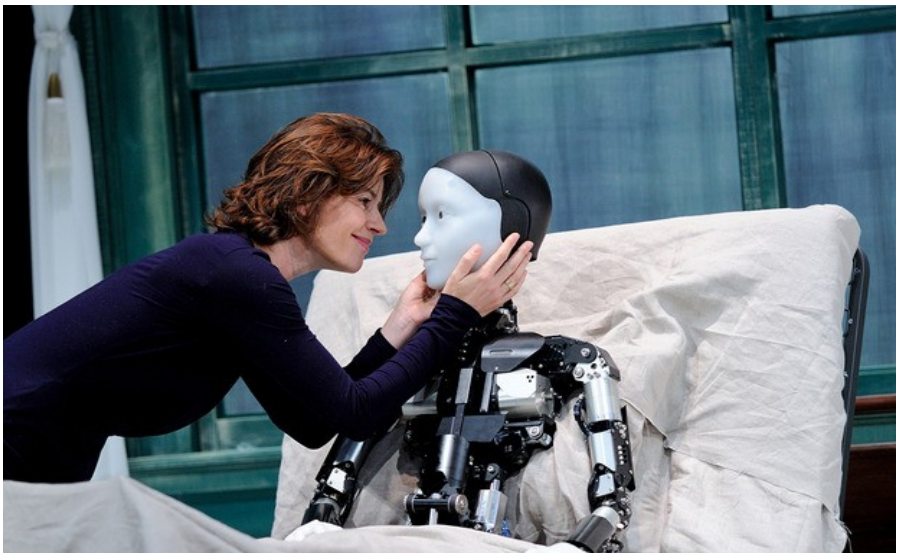
Le remplacement de l'acteur par un corps pixellisé, aux possibilités décuplées, offrant des expérimentations impensables pour un être de chair et d'os, de parole et de silence, fait trou ; « un nouveau réel » advient qui touche au corps du spectateur provoquant diverses réactions, du rejet à la fascination et *in fine*, à la réflexion. Un manque s'inscrit dans le spectacle *vivant* interrogeant la pertinence de la définition du théâtre qui, jusqu'au xx^{e} siècle, impliquait la co-présence spectateur/acteur.



Deux cas

En 2013, Keiichiro Shibuya (6) (*the End, Vocaloïde Opera*) nous interpelle avec la voix merveilleuse de Hatsune Miku, diva de synthèse aux allures de manga. Mais cette voix est produite par un logiciel de synthèse vocale. Le compositeur lui a donné la capacité d'atteindre des notes d'une hauteur jamais atteinte par la voix humaine. Ce semblant qui atteint un idéal de pureté du son provoque un plus de jouissance, y compris chez les amateurs d'opéra, sensibles entre tous aux performances vocales, et qui entendent la question de la Diva : « Peut-on mourir quand on n'existe pas ? ». Le motif de la mort, au cœur de cet opéra (7), s'incarne dans la fable comme dans la forme.

Oriza Hirata cherche avec l'université d'Osaka (recherches sur les capteurs sensoriels et les sciences de l'androïde) ce qui caractérise la présence d'un être humain pour « définir ce qui fait de l'homme un homme et trouver les moyens techniques de doter des robots de ces attributs » (8). L'inconscient est forclos. Son projet pour la scène est de créer un robot acteur capable de provoquer par son jeu et sa présence une émotion équivalente à celle provoquée par un acteur vivant. Après *Les Trois Sœurs version Androïde*, il met en scène *La Métamorphose version androïde* (2014) (9).



Ainsi, poursuivant leurs recherches jusqu'à mettre en scène l'absence de l'acteur remplacé par un avatar, ces spectacles prennent acte du fait que la personne de l'acteur n'est pas ce qui importe au spectateur et nous pouvons dire avec Joseph de Maistre, « qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font » (10). L'être humain, imparfait, possiblement défaillant, sujet de son inconscient, peut désormais disparaître, remplacé par un avatar, acteur idéal, sans inconscient, qui n'est pas sans rappeler la *sur-marionnette* théorisée par Edward Gordon Craig et qu'il associait (1904) à la mort : « Celle-ci [la sur-marionnette] ne rivalisera pas avec la vie, mais ira au-delà ; elle ne figurera pas le corps de chair et d'os, mais le corps en état d'extase, et tandis qu'émanera d'elle un esprit vivant, elle se revêtira d'une beauté de mort. » (11)

L'esthétique qui se dégage de ces spectacles renvoie le spectateur à, comme l'exprime Michaël Sorne, « un rapport particulier avec la disparition, celle du signe, métaphorisant ainsi la [sienne] propre ». (12)

1 : Regnault F.,« Le héron de l'empereur », *Quarto* n°23, p. 47.
2 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre v, p. 263, cité par F. Regnault ,« Lacan et le théâtre », *Lacan au miroir des sorcières*, *La Cause freudienne* n° 79, 2011, p. 76
3 : Regnault F., *op. cit.*, p. 49
4 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre vi, p. 328.
5 : *Ibid.*, p. 327.
6 : http://www.lemonde.fr/culture/article/2013/11/01/trois-questions-a-keiichiro-shibuya_3506109_3246.html et https://www.youtube.com/watch?v=uyh99RH-sqs
7 : http://culturebox.francetvinfo.fr/musique/opera/evenement-au-chatelet-la-diva-numerique-hatsune-miku-dans-the-end-144935
8 : http://automne-en-normandie.com/sites/default/files/la_metamorphose_dossier_daccompagnement.pdf
9 : http://www.festival-automne.com/edition-2012/oriza-hirata-trois-oeurs-version-androi et http://automne-en-normandie.com/fr/la-metamorphose-version-androide
10 : De Maistre J., *Les Soirées de Saint Petersbourg* …, Éd. Vieux Colombier, 1960, p. 23.
11 : Craig E. G., "L'acteur et la surmarionnette", in *De l'art du théâtre*, Paris, ed. Odette Lieuter, 1943, p. 68.
12 : http://www.congresamp2014.com/fr/template.php?file=Afinidades/Textos/Michael-Sorne.html

****

N'ouvre pas la porte

par Silvia Macri

« Dans ce pays où l'on sait être posé (1), les gosses de riches des beaux quartiers se font avorter dans les meilleures cliniques sous couvert d'une appendicite, tandis que d'autres perdent leur sang sous un pont ». Voilà ce que dénonce l'un des protagonistes de la série *N'ouvre pas la porte,* qui passe à la télévision publique chilienne, au sujet d'une jeune fille sans domicile, dépendante au crack, retrouvée morte après une tentative d'avortement manquée.

Parmi les personnages de cette série, on compte : deux lesbiennes en couple désirant devenir mères et qui ont d'abord recours à une clinique de fertilisation qu'elles ne peuvent pas payer, puis qui tentent d'abuser un partenaire masculin, lequel refusera d'avoir des relations sexuelles sans préservatif, et qui finalement demanderont à un ami de leur faire don de son sperme ; deux femmes battues qui ne peuvent se séparer de leur conjoint et s'adressent à une thérapeute cognitivo-comportementaliste, elle-même maltraitée par un pervers dont elle ne parvient pas non plus à se séparer ; des hommes violents suivant une thérapie de groupe totalement inopérante ; un pervers dominant psychologiquement sa sœur psychotique, laquelle se taillade les bras et les jambes ; un homme de plus de soixante-dix ans qui tombe amoureux d'une fille plus jeune que sa propre fille aînée et pour qui, alors que cette jeune fille est enceinte de lui, cette nouvelle paternité est source d'une angoisse sans réponse…

Cette série télévisée fait elle-même série avec une précédente qui mettait en scène une intrigue autour de la corruption régnant dans les milieux les plus proches du pouvoir, à savoir un réseau de prostitution infantile, dirigé par des juges et des membres de la haute société, couvert par des membres de la police. Ces séries constituent une sorte de dénonciation d'une réalité qui parfois n'arrive pas à acquérir de visibilité au Chili et dont les conséquences cliniques n'atteignent guère les cabinets de consultation.

Névrose, psychose et perversion cohabitent dans ces récits qui portent à l'écran une interprétation de la réalité, exhibent, à travers les différents personnages, les jouissances propres à notre époque et rendent compte de la présence toujours plus grande de la pulsion de mort dans la civilisation.

À son tour, la psychanalyse, en tant que partenaire de l'actualité, ne peut ni ne doit cesser d'en donner sa lecture.

Nous voyons ainsi, comme le dit Ana Ruth Najles, à travers les personnages de cette série, qu'« au temps de l'effritement des idéaux, c'est avec l'objet *a*, c'est avec cette jouissance, [que les sujets peuvent] établir un lien avec l'Autre à partir du corps, corps considéré non pas seulement sur son versant imaginaire mais aussi réel, puisque c'est l'objet *a* qui, depuis l'autisme de la jouissance, nous conduit au partenaire-symptôme » (2).

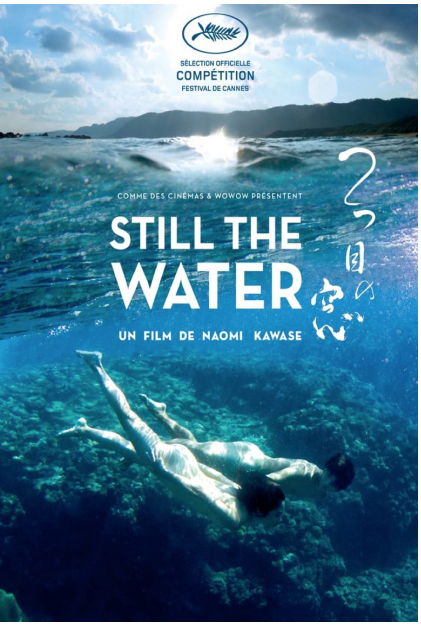
1 : Dans le langage populaire, c'est une façon de faire allusion aux préjugés de la société.
2 : Najles A., Enlaces n°12, Buenos Aires, Grama, 2007.

Traduit de l'espagnol par Anne Goalabré

****

Still the water

par Xavier Bernard



Ce film est une poésie qui se déroule au bord de la mer, sur l'île japonaise d'Amami, le long d'une baie tantôt calme, tantôt déchaînée, et dans laquelle Kyoko, une adolescente, se plait à nager tout habillée sous l'œil amusé de son grand-père. Au bord de la mer, au bord des mères devrait-on dire : celle de Kyoko, qui se meurt, et celle de Kaito (l'amoureux de Kyoko), qui reprend goût à la vie après son divorce.

La mère de Kyoko va mourir tout le monde le sait. Mais le malheur de cette disparition prochaine n'est pas une catastrophe, non plus un anéantissement, elle est un passage, un moment de rupture pour cette

chamane, moment qui s'inscrit dans le fil de la vie. Naomi Kawase filme deux bulles d'air qui remontent du fond de l'océan. Ces bulles ne vont pas disparaître, non, elles ne font que continuer leur course, ailleurs. Certes, la tristesse se lit parfois sur les visages de Kyoko et de son père à l'idée de cette fin prochaine, mais ils sont là tous les deux, ils l'accompagnent, la soutiennent, chantent et dansent à l'occasion, et la vie continue.

Kaito est un adolescent peu disert. Lui n'aime pas nager en mer : elle lui fait peur. À la question de Kyoko de savoir pourquoi, il répond : « Parce qu'elle est vivante ». Et c'est bien là son tourment, le fait que sa mère soit vivante et qu'elle collectionne les amants –l'un est retrouvé par Kaito noyé dans la baie, du fait de son imprudence. C'est ce qu'il lui reproche à sa mère, elle qui devrait ne plus aimer personne en dehors de son père, resté à Tokyo. Il ne comprend rien au désir des femmes, que veulent-elles ? Que lui veulent-elles ? À la demande de Kyoko qu'ils fassent l'amour, puisqu'ils s'aiment, il répond non. Non pas qu'il n'en ait pas envie, mais de n'y rien comprendre, cela l'effraie, alors il s'en va.

La vie et la mort s'entrechoquent dans ce film fait de fractures, de ruptures, où les images se succèdent, de mer calme en mer déchaînée, du trop de présence de cette mer fracassant ses déferlantes sur le rivage dans un bruit assourdissant, et puis soudain de sa quasi absence à marée basse. La poésie de ce film est celle de ses personnages, leur sensibilité et leur intelligence leur permettent de faire de petits pas de côté, chaque fois que cela est nécessaire, et la subjectivité de chacun est respectée, écoutée. L'éducation freudienne des gens d'Amami n'est plus à faire.

Still the water, film de Noami Kawase, octobre 2014.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

rédaction catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

▪ rédaction

coordination catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller,

eve miller-rose, eric zuliani

édition cécile favreau, luc garcia, bertrand lahutte

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller

▪pour babel
-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole graciela brodsky
-Lacan Quotidien au brésil angelina harari
-Lacan Quotidien en espagne miquel bassols

-pour Latigo, Dalila Arpin et Raquel Cors
-pour Caravanserail, Fouzia Liget
-pour Abrasivo, Jorge Forbes et Jacques-Alain Miller

diffusion éric zuliani

▪designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com
▪technique mark francboizel & olivier ripoll
▪médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.